

Sénèque le Philosophe, en latin Lucius Annaeus Seneca



Philosophe latin (Cordoue vers 4 avant J.-C.-65 après J.-C.), fils de Sénèque le Rhéteur.

Philosophe d'abord proche du pouvoir à l'époque où Néron régnait sur Rome, Sénèque s'inspira des préceptes du stoïcisme pour élaborer une morale qui fût à la portée de ses concitoyens.

Le philosophe aux affaires

Fils cadet de Sénèque le Rhéteur, Lucius Annaeus arrive très jeune à Rome, où il apprend la rhétorique et découvre la philosophie, notamment celle de l'école grecque du Portique – le stoïcisme. Il s'impose une vie de privations qui finit par nuire à sa santé. En 31 après J.-C., il entame une carrière politique comme questeur. Mettant à profit ses talents littéraires, il compose à l'intention d'une amie aristocrate, qui vient de perdre un fils, la première de ses *Consolations* (vers 39-40) et, d'emblée, acquiert une grande notoriété. Sous le règne de **Claude**, il se retrouve au cœur des intrigues de Messaline, dont le prétexte est une sombre

affaire d'adultère impliquant l'empereur et l'une des sœurs de Caligula ; il est alors condamné à la relégation (exil forcé sans privation de ses biens) et vit en Corse pendant huit ans (41-49).

Rappelé à Rome à la mort de Messaline, Sénèque doit à la faveur de la nouvelle femme de Claude, Agrippine la Jeune, de progresser dans le cursus honorum (« carrière des honneurs »), en obtenant la charge de préteur (50), et d'être nommé précepteur de **Néron**, le fils d'Agrippine adopté par Claude. Lorsque celui-ci est assassiné et que Néron, tout juste âgé de 17 ans, lui succède, Sénèque devient le conseiller privé du nouvel empereur, grâce auquel il amasse une fortune considérable. Se prêtant aussi au jeu de la propagande, il tourne en dérision la divinisation de Claude dans un pamphlet connu sous le nom d'*Apocolocyntosis* (« la Métamorphose en citrouille » [vers 54]). Homme de l'ombre lors du meurtre d'Agrippine, il prend conscience, cependant, qu'il ne pourra pas freiner la dérive criminelle de Néron et décide, en 62, de quitter ses fonctions – au risque de froisser l'empereur. Compromis dans la conjuration qui doit porter au pouvoir le noble Pison, Sénèque ne peut plus échapper à la mort. Sur l'ordre de Néron, il s'ouvre les veines, sans doute le 19 ou le 20 avril de l'année 65.



La mort de Sénèque, Rubens

Le moraliste stoïcien

Pendant toute la période où Sénèque a vécu à la cour de Néron, il n'a pas cessé de travailler à son œuvre philosophique, mêlant ainsi ambition et réflexion. Les écrits que nous possédons se présentent comme autant de traités de direction morale. Les principaux sont *De la brièveté de la vie* (49), *De la tranquillité de l'âme* (53 ou 54), *De la constance du sage* (55), *De la clémence* (56), *De la vie heureuse* (58) et *Des bienfaits* (59-60) – ce dernier texte contenant des pages éclairantes sur l'art de donner et de recevoir. Il s'y ajoute les *Lettres à Lucilius*, que Sénèque écrit sur la fin de sa vie et qui contiennent l'essentiel de sa sagesse. Les autres ouvrages qui nous sont parvenus attestent sa puissance de travail et d'écriture : ils comptent neuf tragédies – dont *les Troyennes*, *Médée*, *Phèdre* et *Cœdipe* – et un traité scientifique en sept livres, les *Questions naturelles*.

Sénèque trouve dans le stoïcisme le moyen de donner corps à une véritable philosophie romaine. Faisant, comme tous les stoïciens, la part de « ce qui dépend de nous » (notre intellect) et de « ce qui ne dépend pas de nous » (notre destin), il amène l'homme à trouver la voie du bonheur en ce monde en vivant selon sa nature, c'est-à-dire en faisant usage de sa raison, qui l'élève au-dessus des animaux. Mais il renouvelle aussi la pensée stoïcienne, en proposant une morale qui concilie les exigences de l'action, telle que lui-même l'a pratiquée, et les aspirations à la sagesse, qu'il nous appartient de satisfaire en nous détachant des biens terrestres. Car ceux-ci, fussent-ils ce qu'il appelle les « biens préférables » – comme la santé, la richesse ou la gloire –, ne doivent pas nous détourner de la recherche du bien moral, le seul « souverain bien ».

[1.1] I. SENECA LUCILIO SUO SALUTEM

(1). Persuade tibi hoc sic esse ut scribo: quaedam tempora eripiuntur nobis, quaedam subducuntur, quaedam effluunt. Turpissima tamen est iactura quae per negligentiam fit. Et si uolueris attendere, magna pars uitae elabatur male agentibus, maxima nihil agentibus, tota uita aliud agentibus. Montre-moi un homme qui mette au temps le moindre prix, qui sache ce que vaut un jour, qui comprenne que chaque jour il meurt en détail ! (2) In hoc enim fallimur, quod mortem prospicimus: magna pars eius iam praeterit; tout l'espace franchi est à elle. Persiste donc, ami, à faire ce que tu me mandes : sois complètement maître de toutes tes heures. Tu dépendras moins de demain si tu t'assures bien d'aujourd'hui. Tandis qu'on l'ajourne, la vie passe. Cher Lucilius, tout le reste est d'emprunt, le temps seul est notre bien. C'est la seule chose, fugitive et glissante, dont la nature nous livre la propriété ; et nous en dépossède qui veut. Mais telle est la folie humaine : le don le plus mince et le plus futile dont la perte au moins se répare, on veut bien se croire obligé pour l'avoir obtenu ; et nul ne se juge redevable du temps qu'on lui donne, de ce seul trésor que la meilleure volonté ne peut rendre.

Tu demanderas peut-être comment je fais, moi qui t'adresse ces beaux préceptes. Je l'avouerai franchement : je fais comme un homme de grand luxe, mais qui a de l'ordre ; je tiens note de ma dépense. Je ne puis me flatter de ne rien perdre ; mais ce que je perds, et le pourquoi et le comment, je puis le dire, je puis rendre compte de ma gêne. Puis il m'arrive comme à la plupart des gens ruinés sans que ce soit leur faute : chacun les excuse, personne ne les aide. Mais quoi ! je n'estime point pauvre l'homme qui, si peu qu'il lui demeure, est content.

Pourtant j'aime mieux te voir veiller sur ton bien, et le moment est bon pour commencer. Comme l'ont en effet jugé nos pères : ménager le fond du vase, c'est s'y prendre tard. Car la partie qui reste la dernière est non seulement la moindre, mais la pire.

[1.3] LETTRE III : Du choix des amis.

Tu as chargé de lettres pour moi, à ce que tu m'écris, un de tes amis. Puis tu me préviens de ne pas lui communiquer tout ce qui te touche, attendu que toi-même n'es point dans l'habitude de le faire. Ainsi, dans la même lettre, tu le reconnais pour ami et tu le désavoues. Ainsi ce mot, par où tu débutes, était une formule banale : tu disais mon ami, comme on dit l'honorable homme de tout candidat possible, comme le passant, dont le nom ne nous revient pas, est salué par nous du titre de maître. Pour cela passe. Mais si tu tiens pour ami l'homme en qui tu n'as pas autant de foi qu'en toi-même, ton erreur est grave et tu connais peu le grand caractère de la véritable amitié. Délibère sur tout avec l'homme de ton choix, mais sur lui-même au moment de choisir. Ami, sois confiant ; avant d'être ami, sois juge. Or ils prennent au rebours et intervertissent leurs devoirs ceux qui, contrairement aux préceptes de Théophraste, n'examinent qu'après s'être attachés et se détachent après l'examen. Réfléchis longtemps sur l'adoption d'un ami ; une fois décidé, ouvre toute ton âme pour le recevoir ; parle aussi hardiment devant lui qu'à toi-même. Vis en sorte que tu n'aies rien à l'avouer qui ne puisse l'être même à ton ennemi ; mais comme il survient de ces choses que l'usage est de tenir cachées, avec ton ami du moins que tous tes soucis, toutes tes pensées soient en commun. Le juger discret sera l'obliger à l'être. Certaines gens ont enseigné à les tromper en craignant qu'on ne les trompât, et donné par leurs soupçons le droit de les trahir. Eh ! pourquoi donc des réticences devant un ami ? Pourquoi près de lui ne me croirai-je pas seul ?

Ce qui ne doit se confier qu'à l'amitié, certains hommes le content à tout venant ; toute oreille leur est bonne pour y décharger le secret qui les brûle ; d'autres en revanche redouteraient pour confidentes jusqu'à ceux qu'ils chérissent le plus, et, s'il se pouvait, ne se fieraient pas à eux-mêmes : ils refoulent au plus profond de leur âme leurs moindres secrets. Fuyons ces deux excès ; car c'en est un de se livrer à tous, comme de ne se livrer à personne : seulement le premier me paraît plus honorable, le second plus sûr. De même il faut blâmer tout ensemble et une mobilité toujours inquiète et une continuelle inaction. L'amour du tracas n'est point de l'activité, c'est une fièvre, un vagabondage d'esprit ; comme le repos n'est point cet état qui juge tout mouvement un supplice : il y a là énervement et marasme. Voici là-dessus ce que j'ai lu dans Pomponius, je le livre à tes réflexions : « Il y a des gens qui se sont tellement réfugiés dans les ténèbres que tout leur paraît trouble au grand jour. » Il faut entremêler les deux choses : l'homme oisif doit aussi agir, et l'homme agissant se reposer. Consulte la nature, elle te dira qu'elle a créé le jour et la nuit.

